Le chasseur de la nuit

— Bouah, mon pauvre monsieur, surtout l'achetez pas, cette maison ! Hantée, je sais pas. Mais maudite, ça…

Et l'autochtone bienveillant de renseigner l'éventuel acheteur qui sort de l'agence :

Mamie Bertille, d'abord. Découverte par son petit-fils, sans vie, affalée contre la porte de sa grange, les poings crispés sur son cœur, le visage tordu par une horrible grimace.

Puis, le samedi suivant son enterrement, le petit-fils en question pendu à une branche de tilleul, et que les gendarmes découvriront une semaine plus tard, pas bien beau à voir …

Pourtant, Mathilde Bertille allait allègrement vers ses soixante-seize ans. C'est vrai, elle ne bêchait plus elle-même son jardin depuis quelques mois. Mais elle allait encore faire les courses au village sur son vieux vélo, avec ses deux sacoches noires en carton bouilli et son cageot en équilibre sur le porte-bagage avant. Et elle regrimpait son raidillon sans mettre pied à terre, ce que ne faisait pas le facteur…

C'était une solide campagnarde. Après la disparition de son fils et de sa belle-fille dans un accident de voiture dû à la négligence d'un garagiste, elle avait élevé son petit-fils, Ah, son Éd' ! Elle avait réussi à le faire entrer « dans l'administration », à la sous-préfecture. Pas question qu'il passe son CAP de mécanicien, non, après ce qui était arrivé à ses parents. Maudites bagnoles !

Édouard adorait sa grand-mère. Il avait obtempéré sans trop rechigner. C'est vrai que très tôt, il avait bien aimé bricoler les moteurs. Mais s'il s'était inscrit au lycée professionnel, c'était pour faire plaisir à son père – qui calculait à l'avance les économies qu'il réaliserait sur les futures réparations de ses tracteurs. Alors, une fois le paternel disparu et l'assurance vie touchée… le CAP, l'exploitation de la ferme ou la vie dans un garage, hein…

Il n'en avait pas moins gardé sa passion ; il continuait à tout réparer. Le moulin à café, le petit motoculteur qu'il avait conservé pour le jardin, la mobylette, puis sa voiture, puis les voitures des copains… jusqu'à récupérer de vieux tacots dans les fermes alentour et essayer de les remettre en état.

Quel plus bel atelier que la grange, exposée plein sud, qui ouvrait sur les ondulations vert et or des coteaux de Gascogne ? Dès qu'il avait cinq minutes, Édouard ouvrait grand les deux battants, qu'il fasse un *cagnas*[1] du diable ou un froid de trente-six canards. Et il trafiquait, démontait, nettoyait, limait, polissait, tournait, remontait…

Mamie Bertille menait son petit train-train, entre poules, lapins, linge, ménage et entretien. Édouard s'occupait du reste. Tout le monde était paisiblement heureux et sans histoire. De là, à croire que Mamie Bertille était éternelle…

Un midi de plein soleil, Mamie Bertille remarqua une tache sur un piédroit de la porte de sa grange. Comme de la suie. Elle passa devant sans y accorder grande importance – la première fois. Mais quand elle s'aperçut bientôt, jour après jour, que la tache prenait de l'ampleur, elle commença à s'en préoccuper. Elle essaya bien de la lessiver. Elle parvenait à l'estomper, pour quelques jours. Mais inexorablement, la tâche s'allongeait, s'ornait d'excroissances, ressemblait de plus en plus… mais oui, le doute n'était plus permis… Pourtant, elle n'en parla pas à son Éd' : le vaillant petit travaillait un concours interne pour obtenir une promotion ; pas la peine de le tracasser…

Elle revint un soir du village après un goûter au foyer des anciens. On avait évoqué le bon vieux temps, la campagne d'avant les moteurs, et ces hautes figures qu'on ne rencontrait plus au détour des rayons de supermarchés aseptisés. Totor le simple, qui ramassait les feuilles mortes pour faire brouter ses escargots… Le docteur Malefosse, qui doublait le prix des consultations chez le bourgeois pour payer les remèdes des brassiers… Les sempiternelles bagarres curé contre docteur. Et entre les deux puissances, la vieille Sidonie, avec ses fables, ses onguents et ses potions. Combien de fois elle avait remis l'épaule de Mamie Bertille, quand celle-ci maniait encore la bêche.

---

[1] *Chaleur*, *canicule*. De l'occitan *canha* : *flemme*.

Mamie posa son vélo contre le mur de la maison, pour allumer la lanterne au dessus de l'entrée. Quand lui revint à l'esprit la Malédiction du Chasseur de la nuit, une des légendes préférées de la vieille rebouteuse…

Elle écarquilla les yeux pour essayer d'apercevoir, dans la pénombre, la main noire sur le chambranle de sa grange. Soudain, dans le soir lointain, un chien aboya, puis plusieurs, furieusement…

Le cœur de Mamie Bertille chercha désespérément sa respiration, puis elle s'affaissa doucement.

De l'enterrement de sa grand-mère, Édouard revint bouleversé. Que faire désormais de sa vie, sans sa Mamie Bertille ? Sa mère et son père à la fois, son quotidien, son univers… Disparus d'un seul coup, comme ça… Il se rappela son enfance, les longues veillées d'avant la télé et la mort de ses parents… Toutes les histoires de sorciers, d'envoûtements, de mauvais sorts qu'elle lui racontait pour lui flanquer la frousse quand il était petit. Tiens, s'il retrouvait le petit carnet où elle avait noté toutes ses légendes ?…

Il quitta son costume de ville, hésita un moment, puis alla à la grange enfiler une salopette pleine de cambouis. Vite, se changer les idées ? Comme tous les samedis, il se glissa sous la Traction qu'il était en train de restaurer. Quand il bricolait, comme ça, Édouard en oubliait le temps et ses ennuis de bureau. Seule l'envie de fumer le faisait sortir des entrailles mécaniques. Oh, il était loin d'être intoxiqué, mais chaque cigarette ponctuait un moment privilégié. Après le café, à la pause au bureau, en sortant du cinéma si le film lui avait plu. Car Édouard était un garçon très méticuleux. Forgé de petits rituels quotidiens qui lui servaient de bases et de repères.

Au bout de deux – trois ? - heures, il s'extirpa de dessous le châssis. À chaque fois, il s'installait sur le seuil de pierre de la grange. Cérémonieusement, il se roulait une petite cigarette, en tirait une première bouffée, voluptueusement, les yeux mi-clos. Puis, tenant son mégot entre le pouce et l'index droit, au creux de la paume pour le protéger du vent, il détaillait le vaste horizon de coteaux, et au-delà, la chaîne des Pyrénées, dont il ne se lassait jamais.

Au moment précis où il aspirait sa deuxième taffe, il croisait sa jambe gauche repliée contre la droite. Jamais l'inverse. Et posait, contre le chambranle de la porte de la grange, toujours au même endroit, à hauteur du gond, la paume de sa main gauche souillée de graisse noire.

Comme à chaque fois, il savoura son tabac gris jusqu'à se brûler le bout du nez, puis reprit son bricolage.

La semaine s'écoula, pleine du vide de sa grand-mère. Édouard était complètement désorienté. Dès qu'il rentrait chez lui, il errait d'une pièce à l'autre. Ah, le tablier de Mamie, la chaise de Mamie, le lit de Mamie… Il lui fallut bien se mettre à la cuisine. Mais il n'avait jamais touché une poêle, le pauvre. Il alla faire quelques provisions, au hasard, et se sustenta tant bien que mal. Tant qu'il y eut le bureau pour l'occuper la journée, tout alla *balin-balant*[2]. Mais après un interminable samedi matin, il ne put résister à l'envie de descendre en ville et de voir un peu de monde. Où aller, d'ailleurs ?

Il se retrouva au café où lui et ses collègues prenaient de temps en temps l'apéro, le vendredi soir. Lui qui ne se permettait qu'un fond de verre de rouge pour les grands jours – l'anniversaire de Mamie Bertille ou le sien – se laissa aller sur la petite mousse. Son retour fut laborieux. Il s'attabla chez lui, désespéré. Pleura de grosses larmes et trempa ses manches. Puis se leva d'un coup, bien décidé à trouver « le petit carnet de Mamie », comme il se l'était promis après l'enterrement. Il mit la maison sens dessus dessous, toujours sanglotant ; finit par le dénicher dans un tiroir de la souillarde.

Il tira une chaise sur le seuil de la cuisine, face aux Pyrénées, sous le bon soleil de l'après-midi. Il en oubliait son repas. Il défit cérémonieusement le petit élastique noir, ouvrit avec les plus grandes précautions la couverture de carton élimée. Essaya de déchiffrer l'écriture serrée de Mamie Bertille. Il dut calmer le tremblement de ses mains, sécher ses pleurs. Se consacra enfin à sa lecture. Les recettes alternaient avec les remèdes de bonne femme et les histoires du temps passé. Édouard entendait presque la voix de sa mamie chérie lui réciter, comme autrefois, les légendes du pays. Une douce sérénité commençait à l'envahir...

Tout à coup, il se crispa sur une page. Ses yeux s'embuèrent à nouveau. Il relut en *tridolant*[3], incrédule. Jeta un œil horrifié sur le chambranle de la grange. Demeura quelques instants, hagard et immobile. Rentra. Relut. Posa violemment le carnet ouvert, feuilles contre la table, en hurlant « Mamie ! ». Se précipita dans la grange, pour en ressortir une grosse corde à la main…

---

[2] Balin-balant (adverbe) : *en se balançant.*

[3] *Grelotter*, occitan *tridolar* : *frissonner, trembler de froid ou de peur*.

Alertés par les collègues d'Édouard, inquiets de ne pas le voir de la semaine, deux gendarmes montèrent le samedi suivant. Au croisement, un vol noir de corbeaux leur mit la puce à l'oreille. Arrivés devant la ferme, ils découvrirent le cadavre du petit Bertille se balançant à une branche du tilleul.

Le suicide semblait évident. Ils menèrent cependant une enquête scrupuleuse, car la maison sens dessus dessous ne manquait pas de les troubler. Mais à seconde vue, rien ne semblait manquer. Un gendarme, passant à côté de la table de la cuisine, repéra le carnet noir et le retourna. Il parcourut rapidement les deux pages.

Son compagnon s'agaça.

— Dis, Fabien on n'est pas là pour se distraire, je te rappelle. Qu'est-ce que ce que tu lis, là ?

— Rien, rien, un calepin. Pas grand-chose. Tiens, regarde-toi même.

L'autre se saisit du petit cahier, puis lut à mi-voix la fine écriture appliquée :

La malédiction du chasseur de la nuit[4]

Édouard de Monfaucon était un homme grand, fort et cruel. Enragé de la chasse, il se mettait à la poursuite de tout ce qui portait corne ou défense. Quand il se fut lassé de forcer le sanglier, il s'attaqua aux vaches de ses paysans. Puis il s'en prit à ses paysans même. Ceux-ci allèrent se plaindre au sénéchal, mais ce dernier n'osait s'attaquer à un de ses pairs. Édouard, sûr de l'impunité, poursuivit alors les femmes, puis les filles des serfs. Les survivants, poussés à bout, le coincèrent un soir au retour d'une chasse. À coups de serpes et de faux, ils le dépecèrent, lui et son équipage, et mangèrent son cadavre. Depuis, Édouard est condamné à chasser jusqu'à la fin du monde au chien courant, et cela pendant la nuit. Quiconque le voit et entend aboyer les chiens mourra. Et si une personne doit mourir dans une maison, le chasseur applique ses mains sur la porte d'entrée et l'empreinte reste gravée en noir sur la porte.

Le gendarme feuilleta encore quelques pages, referma le carnet, le tourna et le retourna d'un air dubitatif, puis le reposa sur la table en haussant les épaules :

— Un ramassis de foutaises ! En tout cas, c'est pas ça qui va nous aider pour notre enquête.

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du Diable

[4] Légende citée par Hugues Berton, dans « Sorcellerie, croyances et superstition », Serest, 1993.